

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles classiques



Numéro 38, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1994). Compte rendu de [Nouvelles classiques]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (38), 85–89.

Ce qu'il reste de nos « classiques »

Madeleine Ferron, *Le chemin des dames*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, 184 p.

Alain Grandbois, *Avant le chaos*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, 246 p.

Avant tout, il faut bien reconnaître que seul le hasard des rééditions justifie que Madeleine Ferron et Alain Grandbois, deux écrivains dissemblables s'il en est, fassent l'objet d'une même chronique. D'autant qu'on ne pourra jamais accorder à la première l'importance littéraire du second.

Cela apparaît encore plus évident pour peu que l'on s'amuse à comparer *Le chemin des dames* à *Avant le chaos*. Parues originellement en 1945, les nouvelles de Grandbois sont d'une modernité étonnante, sans rapport avec les thèmes de l'époque (qui sont alors le terroir, le difficile passage de la vie rurale à la vie citadine, le joug de la famille et du clergé, la misère des Canadiens français, l'étouffement...); celles de Madeleine Ferron, publiées pour la première fois en 1977, sont au contraire, dès leur parution, historiquement obsolètes, terriblement nostalgiques, qui témoignent d'un monde oppressant pour les femmes, mais d'ores et déjà révolu.

La longue marche des femmes

C'est un ancien monde, en effet, que met en scène *Le chemin des dames*. Monde de regrets, de ratages, de contraintes, d'amertume... Marie, l'héroïne septuagénaire du « Ballon », s'enfermera dans le souvenir d'un amour qu'elle n'aura jamais eu le courage de vivre. Pietro était arrivé en Beauce avec un contingent de travailleurs italiens; puis il repartit. Pendant quarante ans, Marie recevra sa lettre annuelle d'Italie; et pendant quarante ans, elle passera ses jours à ressasser la même question: « Je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qu'aurait été mon destin sans

cette implacable loi qui me destina au service des mâles de ma famille. » Mais n'est-ce pas plutôt par atavisme que Marie se résigne ?

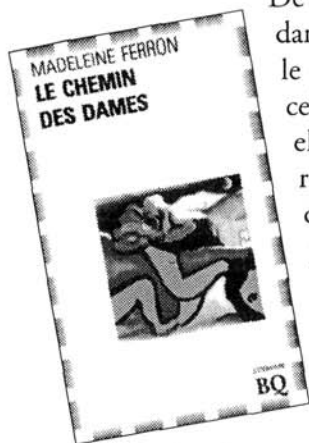
De même, l'héroïne de « La Rolls-Royce de Madame Clark » ne fera jamais un geste vers Tommy, le chauffeur de M^{me} Clark, malgré l'intérêt que celui-ci semble lui porter ; plus tard, trop tard, elle regrettera « souvent de ne l'avoir jamais revu ». De toute évidence, les femmes pâtiennent des conventions ; elles semblent pourtant les premières à s'y raccrocher.

La plupart des nouvelles se déroulent dans une Beauce rurale, avec des problématiques d'un autre temps. Dans « La tricheuse », une femme feint la folie pour échapper aux grossesses à répétition que lui inflige son mari ;

les deux Irène de « La soirée manquée » et de « L'orgueilleuse » sont malheureuses avec un mari qui fait passer son travail avant tout ; dans « L'avancement », Valérie Bellerose, promue au poste d'« inspecteur des Caisses populaires », réussit sa vie professionnelle, mais sera condamnée au célibat...

Femmes mariées, femmes flouées : les nouvelles de Madeleine Ferron restituent l'existence, généralement monotone et triste, généralement immobile, de ces dames de jadis qui paraissent beaucoup plus proches du début du siècle. Dans ces nouvelles — il serait intéressant de retourner voir quel accueil critique elles reçurent à l'époque de leur première parution —, on a la curieuse impression de plonger dans un monde antérieur à *Bonheur d'occasion*. Ordinaires, sans épaisseur — ces nouvelles sont essentiellement anecdotiques — et, pour tout dire, maintes fois rencontrés dans la littérature, les personnages du *Chemin des dames* n'ont même pas une dimension archétypale qui leur permettrait de nous parler aujourd'hui (d'ailleurs nous ont-ils seulement jamais parlé?).

« La réflexion que propose le recueil a d'autant plus de portée qu'elle suggère, au lieu de l'imposer, une remise en question des positions et des attitudes de chacun », écrit Jean-Pierre Boucher.



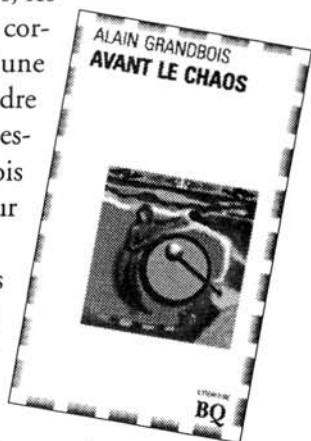
Mais de quelle boîte à surprises sort ce commentateur apparemment insensible au caractère suranné, à la thématique usée de ces nouvelles ?

Aucune surprise ne vient de l'écriture grise, hyperréaliste et quelque peu malhabile de Madeleine Ferron. Un style plat, une prose étriquée et sans apprêts apparaissent comme les caractéristiques d'une écrivaine dont la valeur et l'intérêt ont sans doute été surestimés.

Les voyages de Grandbois

En 1945, au moment de leur parution, les nouvelles d'Alain Grandbois, alors âgé de 45 ans, ont été plutôt sous-estimées, elles. Jugés trop exotiques par leurs premiers lecteurs, les textes de Grandbois ne ressemblent en rien au corpus québécois de l'époque. À l'exception d'une poignée d'intellectuels, qui pouvait comprendre les préoccupations littéraires, existentielles et esthétiques de ce fils de famille, de ce bourgeois qui, dans sa jeunesse, avait presque fait le tour du monde ?

Dans les années 1920-1930, Grandbois voyage. On le retrouve en Europe, en Asie, en Afrique; il se lie avec des peintres et des écrivains célèbres : Jules Supervielle, Paul-Jean Toulet, Paul Morand, Marcel Dugas. Auparavant, le futur auteur des *Voyages de Marco Polo* aura fréquenté avec une assiduité vorace (« en cachette évidemment », comme il le confiera en 1951) la riche bibliothèque de son père : c'est la découverte de Victor Hugo, de Pascal, de Montaigne, de Tourgueniev, de Tolstoï, de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, de Zola, de Flaubert, de Dostoïevski... Ah! Dostoïevski. « Il va sans dire que les personnages de Dostoïevski me comblaient. Ces espoirs insensés, ces naufrages inouïs, ces élans du cœur et de l'instinct portés aux frontières de la folie, je les vivais dans un délire à la fois joyeux et désespéré. » « Pour la société québécoise de l'époque, décrite par tant



d'autres écrivains comme oppressante, une telle liberté est tout simplement prodigieuse», écrit Nicole Deschamps, qui signe la préface à cette réédition.

Tel est donc le Grandbois qui part, et emmagasine la matière des nouvelles d'*Avant le chaos*. L'écrivain n'utilise pas que les atmosphères et les paysages des contrées visitées ; ainsi la Tania de la nouvelle du même nom, qui meurt rongée d'opium, serait peut-être cette nièce de Tolstoï que Grandbois rencontra à Shangai en 1934.

On fume beaucoup d'opium chez Grandbois. Dans « Le rire », le narrateur demande à l'un des personnages combien de pipes il fume par jour.

Oh, en moyenne, en toute petite moyenne dois-je dire plutôt, vingt pipes le matin, vingt dans l'après-midi, une trentaine le soir, et la nuit, peut-être un peu plus, je ne sais pas, je ne les compte plus, vous savez. Il y a encore quelques années, je les comptais. C'est un jeu épuisant. Pourquoi compter les degrés de son rêve ? Je vais atteindre bientôt mes soixante ans. À mon âge, on ne compte plus rien.

Grandbois, c'est aussi le don des dialogues. Il y a parfois, dans *Avant le chaos*, de très longs passages dialogués. Toujours très « écrits », toujours « littéraires », ils atteignent néanmoins une justesse, des accents d'authenticité rares.

Comme chez Fitzgerald

Qu'elles se situent en Europe ou en Asie, la plupart des nouvelles de Grandbois sont des histoires d'amour. Qui finissent mal. L'amour apparaît ici comme quelque chose qui transforme celui qui l'éprouve en personnage d'exception avant de le tuer ou, à tout le moins, de le détruire.

Cette gravité et cette exaltation sont relatées, observées par un narrateur en retrait, un peu ironique, qui semble se dérober constamment. Il est une sorte de personnage à la Fitzgerald, léger, évanescent, pour qui la non-implication constitue une forme d'élégance. Et qui a le bon goût de partir avant qu'on ne lui réclame ces choses qui sont le lot de l'amitié et de l'attachement sentimental.

On se raconte, entre deux verres, l'histoire d'un tel, commencée en Europe et finie en Asie. Qu'elle mette en scène un major anglais (« Le rire »), une richissime beauté qui fait la pluie et le beau temps dans le « monde cosmopolite » (« Grégor ») ou le milieu des émigrés russes, l'histoire prend dès lors la valeur exemplaire du mythe.

Sur la Croisette ou dans la province cantonnaise, le narrateur d'*Avant le chaos*, cultivé, raffiné, désinvolte, est un héros romantique qui, à la manière des personnages de Fitzgerald, dissimule son angoisse existentielle sous des vestes de soie impeccablement coupées. À lui qui observe, rien ne semble advenir. Nomade de luxe, pas Québécois, mais « citoyen du monde » avant même que cela ne devienne une expression consacrée, à la mode, il poursuit inlassablement ses voyages.

De ses pérégrinations, il tirera ces remarquables nouvelles qui traitent de la condition humaine (de la tragédie humaine, devrait-on dire). Avec *Avant le chaos*, écrit Nicole Deschamps, « Grandbois a donné à la littérature québécoise la qualité essentielle qui, d'après Jacques Brault, lui manquait encore ». Cette qualité identifiée par Brault ? « La désinvolture, qui est la distance que toute liberté met entre elle-même et ses caricatures. »

Francine Bordeleau